

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/3 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.3.50696

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Mona L. SIEGEL, *The Moral Disarmament of France. Education, Pacifism, and Patriotism, 1914–1940*, Cambridge (Cambridge University Press) 2004, XIV–317 p. (Studies in the Social and Cultural History of Modern Warfare, 18), ISBN 0 521 83900 9, EUR 45,00.

Siegel verse une nouvelle pièce au dossier des facteurs qui ont rendu possible l'inimaginable défaite française de mai 1940. Un ébranlement ressentit dans le monde entier. Au lendemain de l'armistice, de part et d'autre de la ligne de démarcation, puis des océans, des accusations vengeresses s'en sont prises aux causes morales, mentales et politiques qui ont prélué à l'écroulement militaire. Par la suite, des chercheurs se sont penchées sur la formation des élites française de l'entre-deux-guerres et leur vision du monde. Il s'agissait d'expliquer la démobilisation des esprits face à l'agressivité manifeste du III^e Reich.

L'ouvrage s'inscrit dans cette lignée, encore qu'il porte sur l'ensemble de la population française, rurale et urbaine, étudiée sous un angle original et précis. Il s'agit de vérifier l'hypothèse selon laquelle les instituteurs et institutrices auraient exercé une influence pacifiste et démobilisatrice sur les élèves qui leur étaient confiés, ceci au moyen d'un échantillonnage comprenant le Nord, la Somme, l'Yonne, la Dordogne et Paris. Comme on le sait, à la veille et pendant les premières années de la Grande Guerre, les enseignants étaient les vecteurs d'un très vif patriotisme, comme partout ailleurs en Europe, mais dans leur cas, exacerbé par la polarisation sur les provinces perdues. Pourtant, à mesure qu'ils étaient marqués par les horreurs de la guerre de tranchées et que s'affichaient les pertes, leur ardeur patriotique fit place à un pacifisme spontané, aussi bien chez les hommes rescapés des hostilités que chez les femmes qui entre-temps avaient comblé les vides et étaient devenues largement majoritaires dans la profession. Pour illustrer cette évolution, ont été dépouillées des archives scolaire, étudiées les publications des groupements syndicaux et recueillis les mémoires comme les témoignages oraux des enseignants, ceci afin d'en extraire les symboles et les mythes sur lesquels ils se fondaient pour faire la classe.

Le résultat est intéressant, pour plusieurs raisons. Les récits recueillis sur le vif illustrent les conditions de travail de ces hussards de la République qui se trouvent être en majorité des femmes. L'auteur diagnostique le plus souvent une tendance à surmonter la haine entre les peuples et effacer l'image du «boche». Mais il note aussi des manifestations de pacifisme extrémiste face auxquelles des protestations de parents ou des rappels à l'ordre venus de la hiérarchie n'ont pas manqué de se manifester. Loin d'être anecdotique, ce détail pose un problème mal résolu dans l'ouvrage.

Car après le congrès de Tour une distinction sera à faire entre le pacifisme individuel, renouant avec la tradition jaurésienne, et celui de commande, professé dans le sillage des campagnes orchestrées autour du désir de paix soviétique. Certains des acteurs interrogés signalent leur lien avec un syndicat, presque toujours socialiste, mais parfois d'obédience communiste sinon avec le parti communiste lui-même. Pour les autres témoins, il y a une incertitude qui met d'autant plus mal à l'aise le lecteur que le chapitre sur les syndicats intervient au milieu du livre et on ne sait s'il faut le prendre comme la conséquence du pacifisme spontané alors qu'il pourrait en être le clé. La politisation des syndicats d'instituteurs est un fait établi, mais le lecteur ne dispose pas de données sur l'arrière-plan politique du fait observé. Lorsque l'auteur signale un regain en faveur des valeurs militaires à la fin des années 1930, le lecteur peut se demander s'il y a eu là un effet du pacte signé en mai 1935 entre Laval et Staline qui conviait la classe ouvrière à participer à l'effort de préparation à la guerre. Ces nuances sont difficiles à appréhender en termes de sociologie. D'autre part, et Siegel le reconnaît, on ne peut pas mesurer avec certitude ce qui reste dans le comportement des adultes de l'enseignement reçu pendant la scolarisation.

Malgré cette impasse, l'ouvrage, par ses conclusions mesurées et par les documents cités, constitue une bonne étude de base, d'autant plus clair qu'il échappe au jargon de la théorisation sociologique. Notons aussi que l'on n'en a pas fini, en France comme à l'étranger, de se pencher sur l'incompréhensible, l'étrange et fatidique défaite de mai 1940.

Anne HOGENHUIS-SELIVERSTOFF, Paris